

Dans « La Majesté et la Croix », l'historien Laurent Macé rend tangible les complexités politiques du Midi médiéval à travers l'étude des sceaux des comtes de Toulouse

L'invention de la croix occitane

MARIE DEJOUX

La *Majesté et la Croix* : solennel et énigmatique, le titre du nouvel ouvrage de Laurent Macé ne s'éclaire qu'à la lecture du sous-titre, *Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XII^e-XIII^e siècle)*, qui renvoie à une discipline longtemps considérée comme « auxiliaire » de l'histoire : la sigillographie – la science des sceaux. Dans cette étude accessible et magistrale, le médiéviste toulousain, professeur à l'université de Toulouse-Jean-Jaurès, démontre avec force que le sceau est une source d'anthropologie et d'histoire politique de premier plan.

Aux siècles centraux du Moyen Âge et à l'heure de la « révolution documentaire », période qui vit l'écrit devenir central dans toutes les transactions économiques, politiques et sociales, sceller sert en premier lieu à authentifier. Mais dans une société qui, peut-être plus encore que la nôtre, est une société de *l'imgo*, le sceau est de surcroît un signe visible et tangible d'autorité.

Par sa forme, sa matière, sa taille, par les symboles et la légende retenus, il permet à la fois aux « sigillants » (ceux que le sceau représente) d'être immédiatement reconnus par ceux qui



Avers du sceau de Raymond VII de Toulouse (1242), le représentant en majesté, tel un roi.

JEAN VIGNE/KHARBINE-TAPABOR

construite par les sigillants, ce que l'exemple des comtes de Toulouse démontre ici.

Aux XII^e et XIII^e siècles, ceux-ci font partie des princes les plus puissants du royaume. Si le revers de leurs sceaux les présente très classiquement comme des chefs de guerre armés, des princes chevaliers lancés au galop contre leur ennemi, l'avant, qui les représente en majesté, c'est-à-dire trônant avec les attributs symboliques de leur pouvoir, est singulier. Seuls les rois empruntent d'ordinaire ce type de figuration. Laurent Macé rappelle le fugace mariage, en 1154, de Raymond V de Toulouse avec Constance, fille du roi de France Louis VI, qui permit au comte de revendiquer une puissance et une légitimité nouvelles.

Or, la répudiation de Constance n'empêcha ni le comte ni ses successeurs de conserver sur leurs sceaux respectifs ce marqueur puissant de souveraineté face à ceux qui étaient alors leurs pairs et leurs ennemis : les comtes de Trencavel, mais aussi les rois d'Aragon, d'Angleterre et de

France. Dans un contexte politique troublé, marqué par la croisade contre les hérétiques albigeois, l'excommunication de Raymond VI par le pape, qui remet alors le comté de Toulouse aux Montfort, et l'âpre lutte contre ces derniers, le sceau affirme de père en fils la stabilité d'un pouvoir menacé. Dans cette guerre de l'image, les Montfort, seigneurs d'Ile-de-France, ne s'y trompent d'ailleurs pas : pour se faire reconnaître des Méridionaux, ils imitent les Raymondins et se représentent en majesté sur l'avant de leurs sceaux.

Culte de la sainte Croix

Mais le plus joli « coup médiatique » des comtes de Toulouse est sans conteste l'invention de la croix « raimondenque », universellement connue comme la « croix occitane », fièrement arborée par la famille du peintre Toulouse-Lautrec et emblème actuel de la région Occitanie. Cette croix, aujourd'hui porteuse d'une signification mémorielle et identitaire forte, était au Moyen Âge le rappel

de celle que les comtes avaient prise en participant à la première croisade, ainsi que le signe concret du culte qu'ils vouaient à une relique, la sainte Croix, dont la cité d'Avignon conservait un fragment. Lien privilégié de leur dynastie avec le sacré, enracinement local dans une zone d'influence disputée avec le roi d'Aragon, la croix raimondenque révèle les prétentions territoriales, politiques et idéologiques de princes dont la dynastie disparut avec l'intégration de leurs terres au royaume de France entre 1226 et 1249.

Restent leur majesté et surtout leur croix. On l'aura compris en refermant ce bel ouvrage, le sceau est bien plus qu'un simple bout de cire. Témoignage direct des stratégies politiques des acteurs du passé, il est aussi une clé de lecture pour comprendre le fort attachement d'une région de France à son patrimoine historique et culturel. ■

LA MAJESTÉ ET LA CROIX. LES SCEAUX DE LA MAISON DES COMTES DE TOULOUSE (XII^e-XIII^e SIÈCLE), de Laurent Macé, Presses universitaires du Midi, « Tempus », 390 p., 30 €.

« Joli coup médiatique » des comtes de Toulouse, la croix « raimondenque » est l'emblème actuel de la région Occitanie

le voient, mais aussi de les (ré)inscrire dans un milieu social, un genre, une famille ou une « maison », expression médiévale que retient Laurent Macé pour désigner une affinité sociale plus large que la seule famille biologique. A la fois stéréotypé et personnel, le sceau est une mise en scène de soi relevant de la mise en série, par l'usage répété de la matrice, comme de « la mise en jeu [en je] » d'une identité politique et sociale consciemment et savamment